

Juliette Pommerol chez les Angliches

Valentine Goby



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Revoilà notre héroïne joyeuse
empêtrée dans ses mensonges.
Malgré sa peur de quitter ses parents
et ses peluches, elle se retrouve
en Angleterre... sans l'avoir vraiment
voulu ! La famille d'accueil est charmante,
mais le programme touristique
de Londres à l'Écosse réserve
bien des surprises...

Collection animée par Sozig Le Bail
assistée de Charline Vanderpoorte.

Valentine Goby

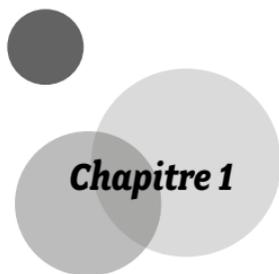
***Juliette Pommerol
chez les Angliches***



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Valentine Goby est née à Grasse en 1974.
Diplômée de Sciences Po, elle travaille plusieurs
années dans l'humanitaire en Asie puis devient
enseignante. Aujourd'hui, elle est auteure de livres
pour adultes et pour enfants.

Pour Lili, qui part chez les Amerloques !
V. G.



Chapitre 1

La porte de l'Eurostar s'ouvre dans un chuintement triste. J'ai le trac. Je serre la poignée de ma valise à roulettes et je scrute le quai au-dehors. Est-ce qu'ils sont là, les Littlestone ? Est-ce qu'ils vont tenir une ardoise à mon nom, Juliette Pommerol ? J'ai bien vu des photos avant de partir, tous très blonds et très grands, le père, les deux frères de dix et douze ans et la petite fille avec ses couettes bouclées. Soudain je les reconnais,

ils courent vers moi tous les cinq, la mère en tête, essoufflée et agitant la main.

- Djoulièèèèète! elle crie d'une voix aiguë. Djoulièèète!

Djouliète, c'est sûrement moi.

J'inspire un grand coup. Voilà, j'y suis, en Angleterre. Chez les Angliches comme dit mon père, qui sait seulement dire bonjour, au revoir, où sont les toilettes s'il vous plaît (ouèrarze-toïletsplize), et chante les Beatles sans en comprendre un mot.

- Djouliète Pommewool!

Je ne peux plus reculer. Dans cinq secondes je descends du train et vais passer deux semaines dans une famille parfaitement inconnue, en pays inconnu, dans une langue que j'apprends depuis à peine quelques mois - et je ne suis pas très douée. Je n'ai pas mis un pied sur le sol anglais que déjà ma mère me manque, et ma lèvre tremble, et ma gorge se serre. C'est la première fois que je quitte ma famille plus de trois jours. Tant pis pour moi, je n'avais qu'à pas mentir il y a deux mois, en jurant que je rêvais de ce séjour.

C'était en mai. Je faisais la queue pour la cantine quand Flavie, une fille de ma classe, s'est exclamée bien fort :

- Cet été, je pars dans une famille en Angleterre!

Ouahhhh, on a entendu autour de nous. J'ai haussé les épaules. Flavie a soupiré :

- Je sais bien que ça ne te fait pas envie Juliette, c'est dur pour toi de quitter ta famille! Ma pauvre, je me souviens de la classe de neige l'année dernière...

J'ai flanqué un coup de coude à Flavie pour qu'elle se taise, mais elle a poursuivi :

- Tu as dû rentrer au bout de trois jours tellement tu pleurais... On est juste différentes tu sais, y a pas de honte! Moi tu comprends, j'aime l'aventure.

Des filles pouffaient derrière nous. J'aurais voulu disparaître, m'enfoncer dans le sol, m'évaporer d'un coup, devenir arbre, banc, flaque d'eau, tout plutôt qu'être là, dans la queue de la cantine, humiliée devant les élèves de ma classe et des grands de troisième. Je me souvenais de la classe de neige de CM2 avec un nœud au ventre. Au moment de mon retour précipité à la maison,

la maîtresse ne m'avait pas trahie, elle n'avait pas évoqué mes larmes intarissables devant les copains et avait inventé un superbe bobard pour me protéger : j'avais le mal des montagnes, impossible de rester. Aucun élève ne l'avait crue.

- Par exemple, a continué Flavie, en Angleterre tu ne pourrais pas emmener tes vingt-deux doudous, ça prend trop de place dans une valise... c'est bien ça que tu nous avais dit en classe de neige, vingt-deux doudous? Et la maîtresse qui portait ton énoooooorme sac à dos rempli de peluches!

Que quelqu'un transforme Flavie en pierre, lui gèle la langue, la téléporte sur une île du Pacifique. J'ai pensé je vais me venger, inventer une énormité : insinuer que Flavie fait pipi au lit, ou raconter qu'on a retrouvé une lettre d'amour de Flavie à Louis, le plus beau garçon de sixième, collée sur le portail du collège (et au besoin l'écrire moi-même)... n'importe quoi, pourvu que ce soit vexant. Il faut dire que le mensonge, c'est mon domaine. Nous les Pommerol, nous échappons aux situations les plus périlleuses grâce au mensonge, nous sommes de pères en filles des as

de la supercherie. Tiens, aux grandes vacances l'année dernière, on a inventé notre mensonge le plus extraordinaire, un mensonge familial inouï : on s'est vantés d'avoir passé un mois en Chine alors qu'on n'avait pas mis un pied hors de notre maison... et on a berné tout le monde ! Il n'y a qu'en classe de neige que je n'ai pas réussi à me sauver par un mensonge. Feindre une crise d'appendicite ou la mort de mon chat, au fond c'était simple, ça me donnait une solide raison de rentrer à la maison. Seulement j'étais affreusement triste, et quand je suis triste, je manque d'imagination.

J'aurais pu humilier Flavie illico dans la queue de la cantine, mais j'ai réalisé qu'elle était sans doute elle-même en train de se venger de moi : la veille, j'avais noué ses chaussures de sport à une branche de platane au milieu de la cour... en représailles du jour où elle avait planqué mon compas au moment du contrôle de maths. Entre nous deux ça n'en finit pas depuis le début de la sixième, je ne sais même plus qui a commencé. Alors plutôt qu'un mensonge pour punir Flavie, j'ai préféré un mensonge d'orgueil, pour briller :

ce serait nettement plus classe. J'ai regardé Flavie droit dans les yeux et prononcé distinctement, pour me faire entendre des autres élèves :

- Arrête tes salades. Moi aussi je pars en Angleterre.

- Hein ? a fait Flavie stupéfaite.

- Je pars, je te dis.

- Tu connais des gens là-bas ?

- Non. Je vais dans une famille, comme toi.

Et, impériale, j'ai pris un plateau dans la pile, choisi steak-frites-crème-caramel pour me donner du courage, et suis allée m'asseoir le plus loin possible de mon ennemie.

À la maison, ma mère est tombée des nues.

- Tu veux partir en Angleterre dans une famille pendant deux semaines ?

- Oui.

Elle m'a attrapé le menton :

- Regarde-moi, Juliette Pommerol : une nuit chez une copine à deux cents mètres d'ici et tu as l'impression d'avoir quitté la maison depuis trois mois... tu veux vraiment partir seule chez

des inconnus pendant quatorze nuits de l'autre côté de la Manche ?

J'ai avalé ma salive et j'ai soufflé d'un air détaché :

- C'est ça.

Ma mère a secoué la tête.

- Ttttt, je te connais, tu es une Pommerol ! Tu es en train de mentir et je ne sais pas pourquoi...

- Non, j'ai protesté, j'ai vraiment envie de partir. C'est facile, c'est la mairie qui organise, il suffit de remplir un formulaire. Il est temps que j'apprenne à vivre un peu sans vous !

J'ai bien vu que ma mère se forçait à garder son sérieux. Elle se demandait quel tour j'étais en train de lui jouer.

On a rempli le formulaire sur la table de la cuisine. À toutes les questions on a répondu oui, de peur que je ne sois pas retenue. L'enfant a-t-il déjà effectué un séjour collectif ? Oui. Combien de fois ? Ma mère m'a interrogée du regard, j'ai proposé : Heu... dix ? Faut pas exagérer, a rétorqué ma mère, et elle a écrit neuf. L'enfant aime-t-il la nature ? J'ai hoché la tête. Le camping ? Bien sûr (je n'ai jamais campé). Le sport ? Oui.

La lecture? Absolument. Oui aussi à la mer, à la campagne, à la vie de famille, à la poterie, aux musées, au vélo, au cinéma, au jardinage, à la fin ma mère lisait la liste à toute vitesse et je disais oui sans réfléchir, j'aurais dit oui aux brocolis, au yoga, au tricot, à la chasse au sanglier s'il avait fallu, Juliette Pommerol n'est pas une mauviette, je mettais toutes les chances de mon côté, je partirais en Angleterre. Ensuite une personne de la mairie a voulu me rencontrer. On m'a posé les mêmes questions. La nature, la lecture, la vie de famille, le camping. Je ne sais pas ce qui m'a pris, sur la question camping j'étais très inspirée, moi qui déteste l'idée de dormir sous la tente sur un sol dur et entourée de bêtes sauvages, peut-être parce que ma tante venait de nous raconter, folle de joie, ses vacances en bivouac au Canada :

- J'adore le camping, la vie dehors, se lever à l'aube et se coucher à la nuit tombée! Et puis la pêche, et les feux de camp, et entendre les oiseaux gazouiller au réveil!

Dans le bureau du responsable jeunesse, je répétais les mots émerveillés de ma tante. Ma mère me dévisageait, presque inquiète, mais ce

jour-là j'avais une âme poète, rien ne m'arrêtait.
Du grand Juliette Pommerol :

- Vivre avec les animaux de la forêt, les renards, les biches, les ours et les canards ! Cueillir des fruits directement sur l'arbre ! Respirer l'air pur, boire l'eau des...

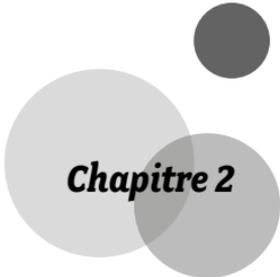
- C'est bon, ça va, a dit le monsieur de la mairie.

Dix jours plus tard on recevait une réponse positive : je partirais en Angleterre, dans la famille Littlestone (prononcer *liteulstone*), du 6 au 20 juillet.

J'ai brandi la lettre au collège, crâneuse, jusque sous les yeux de Flavie. Toute ma figure jubilait, et ma voix était la plus gaie de la cour :

- Tu vois que je pars !

À l'intérieur, je me sentais comme un funambule débutant face au vide. L'Angleterre toute seule pendant deux semaines, c'était le gouffre sous mes pieds. Seulement je devais partir, je l'avais voulu : désormais, mon honneur en dépendait.



Chapitre 2

Depuis ma place dans l'Eurostar, j'ai regardé mes parents et ma sœur Flo rétrécir de l'autre côté de la vitre. Puis je me suis calée au fond du siège avec mon doudou préféré, un chien en peluche jaune pâle qui a un temps ressemblé à Pluto. J'ai respiré son odeur indéfinissable, mélange d'un reste de parfum de ma mère, d'ancienne lessive et de salive séchée. J'ai inspiré fort tout contre son museau en me répétant pas de larmes, Juliette Pommerol, pense à Flavie. Même

dans un tunnel à cinquante mètres sous la mer, tu ne seras pas une poule mouillée. Pour tenir le choc jusqu'à Londres j'ai mangé un paquet entier de Carambar, deux heures de caramel collant, si bien que je ne peux pas dire si c'est à cause des bonbons ou de mon chagrin et de ma trouille que j'ai si mal au ventre à l'arrivée.

- Djouliète! Haouayoudaling! Sonaïstou-mityouuuuuuuu! crie Mme Littlestone.

Je ne décède pas ses paroles mais je suppose à son air lumineux qu'elle est très contente de me voir. La main du père saisit ma valise puis il m'aide à sauter la marche.

- Djaune! il dit avec un grand sourire, et je comprends que c'est son prénom.

- Mairie! dit Mme Littlestone, puis montrant les deux garçons : Djac and Djorge, et la petite fille : Djèine.

- Heu... hello! je murmure.

Ils marchent vite à travers la gare, la petite fille cherche ma main et ne la lâche plus. Ils me parlent très lentement, exagérant tellement l'articulation pour se faire comprendre que d'affreuses grimaces déforment leurs visages